

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Xavier JOBIN

Nécessité d'une meilleure formation sociale (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 225-232

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Nécessité d'une meilleure formation sociale

(Suite.)

Chose singulière! n'est-il pas bizarre de constater que c'est, en somme, parmi nous qu'on trouve les défenseurs les plus acharnés et les plus convaincus de ce qu'il y a de pire — socialement — dans le stock d'erreurs dont la Révolution a doté la société moderne: soit l'esprit d'individualisme et l'horreur de l'association dont notre foi est le contre-pied! Il y a belle heure, en effet, que les fils des jacobins de 1793, pratiquent avec entrain — comme leurs grands ancêtres — dans leur intérêt exclusif, — le régime de l'association qu'ils interdisent expressément aux autres — toujours à l'imitation des fameux ancêtres; il y a belle heure aussi que les F. -. — qui ont su si habilement et pendant si longtemps cacher leur jeu, en Suisse comme ailleurs, — monopolisent peu à peu avec une maîtrise indiscutable toutes les influences et toutes les autorités, pendant qu'ils assourdissent le monde de leurs protestations contre l'esprit d'accaparement de l'Eglise et des Ordres religieux qu'ils dépouillent. Des incidents significatifs de Genève, Neuchâtel et Berne ne le démontrent que trop.

Est-ce assez humiliant pour nous de voir jacobins et francs-maçons réaliser, dans un but de domination sectaire et de lucre abject, une union des cœurs, des intelligences et des volontés que nous ne parvenons pas à imiter pour le salut des conquêtes de la civilisation chrétienne.

C'est que le sophisme antichrétien « Chacun pour soi,

Dieu pour tous » du pire matérialisme, malgré sa désinence cléricale, a trouvé de l'écho dans nos cœurs.

Le chrétien, en effet, s'écrie non pas « Chacun pour soi » mais bien : « Un pour tous, tous pour un » qui n'est qu'une traduction de la loi divine de l'amour du prochain comme de soi-même.

Réserve faite, évidemment, des cas de dévouement et de sacrifice de soi dans le domaine de l'enseignement, de la contemplation et de la charité, ah! il est joli notre amour du prochain comme de nous-même !

Songez un peu au soin que nous prenons de conserver notre réputation absolument intacte, de la mettre à l'abri de tout soupçon, de la faire passer même pour meilleure qu'elle n'est en réalité; songez aux précautions minutieuses que nous prenons pour ne pas heurter le code du bon ton, songez à l'irritation que provoquent en nous les moindres propos désobligeants tenus sur notre compte !

Et qui donc oserait nous en faire un crime ? N'est-ce pas un bien précieux entre tous que celui d'une bonne renommée ? car combien y en a-t-il qui, grâce à cet unique capital, parviennent cependant, au milieu de difficultés sans nombre, à conquérir et à conserver l'estime de tous !

Mettez alors en regard le cas que l'on fait généralement de la réputation d'autrui. Qui de nous n'a entendu des personnes foncièrement honnêtes, voire pieuses, toucher à autrui avec une légèreté qui leur paraîtrait bien coupable s'il s'agissait d'eux! Que de haines et de malentendus, que de conflits et de rancunes n'ont d'autre cause qu'une plaisanterie déplacée, une allusion malveillante, une observation maladroite, une critique injuste !

Le célèbre : « Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots » n'est pas classique pour rien. Il est bien impossible de supputer l'immensité du mal causé à la religion

en même temps qu'au prochain, par les intempérances de langage de ceux qui devraient surtout les éviter, puisque la charité chantée par saint Paul est moins celle de l'aumône en écus que l'aumône en bienveillance. Les privations de la langue sont plus importantes qu'on ne le suppose, au maintien de la paix sociale, prétendait Esope. C'est en tout cas un des signes les plus manifestes de l'effort vers la perfection chrétienne que l'indulgence pour autrui accompagnée d'une extrême sévérité pour soi-même. Aussi, à analyser leur science du dénigrement d'autrui, de la suspicion des intentions, leur talent à relever les fautes, à rechercher les errements jusque dans les profondeurs des générations disparues, tout en les agrémentant de « on dit » aussi venimeux que prudents, on est obligé de conclure que ces bonnes gens-là aiment leur prochain à la façon dont le loup aime l'agneau.

Que serait-ce qu'une formation sociale dont l'amour et le respect de la réputation d'autrui seraient absents ? Un airain vide et résonnant.

Plaçons-nous donc sur le terrain de la charité et de la bienveillance envers des collaborateurs qui tiendront d'autant mieux compte de nos originalités, de nos vues et de nos bizarreries de caractère, que nous saurons avoir égard aux leurs. Il faut toutes sortes de gens pour faire un monde, n'est-il pas vrai ? De même, il faut toutes sortes de tempéraments pour correspondre à la variété des œuvres à accomplir. Mais l'huile qui assure le bon fonctionnement des engrenages, c'est la charité chrétienne, supérieure à la charité de l'aumône ou du concours simplement matériel, de toute la supériorité du fruit sur la fleur.

De l'amour du prochain dans sa réputation à l'amour du prochain dans les œuvres qui servent à garantir sa personnalité, il n'y a qu'un pas, facile à franchir. Et aussitôt nous devons nous sentir tenus de faire pour

autrui, dans la mesure de nos forces, pour son éducation professionnelle, ce que nous estimons nécessaire de faire pour nous-même et les nôtres.

Dans la mesure de nos forces, c'est-à-dire que si nous sommes patrons, nous devons nous efforcer de procurer à notre personnel, l'instruction et l'éducation professionnelles, des garanties de liberté religieuse, de moralité et d'hygiène, des facilités d'épargne et de tempérance, un salaire convenable, des procédés honnêtes. Si nous sommes artisans, nous devons veiller non seulement à ce que nos ouvriers jouissent des avantages énumérés ci-haut, mais encore à ce que, sans crainte de la concurrence future, les apprentis reçoivent les enseignements théoriques et pratiques, le tour de main indispensable à la connaissance sérieuse du métier. Car l'une des causes de la déchéance des métiers, soit dit en passant, c'est l'égoïsme de nombreux maîtres d'état qui, redoutant la concurrence prochaine de leurs apprentis, les initiaient incomplètement aux « secrets » du métier, tout en acceptant le prix convenu de l'apprentissage pour en être précisément instruits. Et si nous ne sommes que de vulgaires citoyens, nous devons prêter notre appui à ceux qui cherchent à remédier aux abus présents par des mesures de législation et d'enseignement, par des initiatives de protection et de prévoyance. Nous le devons même au prix de sacrifices personnels si la justice le réclame : car la justice n'appauvrit jamais.

C'est assez dire que pour appuyer efficacement ces mesures, et en faire accepter l'utilité il faut nécessairement les étudier sérieusement. En ces matières, des expériences intéressantes et souvent décisives ont été faites déjà ; elles sont consignées dans des rapports, des brochures ou des tracts ; de telle sorte que notre compétence, apparemment plutôt théorique, s'en trouvera précieusement étayée et pourra entraîner souvent les indécis ou les craintifs.

La fameuse maxime du « laisser faire » hostile à toute réglementation des rapports entre le capital et le travail, pour autant du moins que les intérêts du capital seraient subordonnés aux exigences de la dignité humaine, de la sauvegarde de la famille ouvrière, du repos dominical, de l'avenir de la race, etc., recrute, hélas! encore des défenseurs convaincus parmi nos amis. Par utopie libertaire, par entêtement individualiste, de très braves personnes et parfois d'excellents patrons subissent la tyrannie de cette maxime, qui a profité surtout aux pires égoïstes, aux gens dénués de tous scrupules, dont l'idéal est toujours l'isolement obligatoire de l'ouvrier et du salarié, pour les mieux exploiter.

Que Léon XIII, qui, pourtant, n'était ni un ignorant ni un brouillon, ait proclamé que la paix sociale et le salut de l'avenir professionnel étaient dans l'association, ils n'en ont cure. Du moment que le Saint-Père n'était pas chef d'industrie, il n'y connaissait rien! Cependant, l'utilité et peu à peu la nécessité de l'organisation syndicale, dénomination moderne de l'ancien système corporatif, s'imposent et se développent graduellement. Car l'exploitation sans frein de l'homme par l'homme ne peut plus convenir raisonnablement qu'à ceux qui ne croient ni à Dieu ni à diable et qui, par conséquent, se moquent autant de la justice que de la charité.

Evidemment, les adversaires de l'organisation professionnelle — nous ne disons pas seulement de l'organisation ouvrière — font état des excès qui se commettent, présentement au nom et sous l'étiquette d'un faux syndicalisme. Faut-il s'étonner de ces excès? Que non pas! Pourrait-on, en effet, attendre autre chose des chefs actuels du syndicalisme qui ne rêvent que destruction et chambardement! Mais à qui la faute sinon à nous qui abandonnons aux ennemis d'un ordre social chrétien l'action, et par le fait l'influence, sur les masses

populaires! Est-il sage, en cas d'incendie, de confier les pompes aux pétroleurs? C'est ce que nous faisons; et nous gémissons — ou triomphons — de ce que le feu continue ses ravages. Ne voyons-nous pas de même nos voisins de l'Ouest s'indigner de ce que les Juifs, les F. .-. et autres mécréants, parvenus au pouvoir à la faveur des querelles et de l'indifférence de nos coreligionnaires, ne respectent pas plus leurs droits religieux que leurs droits civiques!

Dès lors pour réagir avec conviction et avec fruit contre les doctrines qui menacent si gravement la paix sociale — libéralisme et socialisme, — il importe de les connaître dans leurs déplorables résultats et de savoir repousser et réfuter les erreurs sur lesquelles elles reposent. C'est à cette étude que les « Semainiers » ont été conviés, afin de recevoir et de répandre à leur tour les enseignements de vérité et les paroles de vie, que M. l'abbé Antoine a bien voulu nous apporter.

A la défense de la réputation et de la personnalité d'autrui nous devons encore ajouter la défense de ses intérêts. Sans doute, la Révolution a prétendu qu'il doit suffire déjà de s'occuper de ses propres affaires et aussitôt l'égoïsme d'en tirer l'axiome que nous retrouvons, à chaque instant, sur les lèvres de tous: « Chacun pour soi » qui n'est que la légitimation anticipée des pires excès du riche envers le pauvre, du fort contre le faible, du cynique envers le scrupuleux. Analysant finement la conséquence ultime de cet aphorisme pharisaïque: « Chacun pour soi » devant lequel s'inclinent également et les naïfs et la canaille, le lettré moderne a finement conclu: Les affaires? c'est l'argent des autres. A observer ce qui se passe, qui oserait le taxer d'exagération!

Ceux qui s'occupent de faire pénétrer dans nos campagnes les idées de solidarité chrétienne font les plus navrantes constatations. C'est l'égoïsme le plus dur qui

anime l'immense majorité de nos paysans. Le « chacun pour soi » a pénétré si profondément dans leurs moelles que la déconfiture du voisin, loin de les affliger, leur sera une occasion de joie intime parce qu'elle est l'occasion pour ceux qui ont déjà plus que leur compte, d'arrondir encore leurs propriétés ou d'empêcher X ou Y qui pourrait en avoir besoin, de s'en rendre acquéreur. Loin de venir en aide à la malheureuse victime de l'usure vorace ou des accidents professionnels, on les verra, neuf fois sur dix, faire plutôt des neuvaines afin que les liquidations prévues et les enchères escomptées ne tombent au moins pas à l'eau ! On soutient le prochain mais à la façon dont la corde soutient le pendu.

Faut-il leur en faire un crime ? Mais non ! car nos paysans subissent là l'influence des idées généralement répandues et expériences vécues au cours du XIX^{me} siècle par les orateurs de la déesse Raison. Contradiction singulière ! ce virus spécifiquement antichrétien et anti-social exerce toujours ses ravages au sein de nos populations conservatrices et religieuses.

Il est grand temps d'arracher nos concitoyens à la tyrannie de ces principes sauvages et de les immuniser contre ce poison de l'égoïsme ; il est grand temps de s'imposer les efforts les plus persévérants pour leur démontrer que le christianisme réprouve et condamne de pareilles pratiques, qu'ils doivent s'entraider les uns les autres de leur crédit, de leurs conseils, de leur expérience ; que leur conscience y trouvera satisfaction, que leur bien-être n'en sera pas diminué, que la Patrie en sera fortifiée et que l'Eglise s'en réjouira. Certes, cette transformation de la mentalité et des habitudes des campagnards n'est pas aisée. Elle est impossible à celui qui ignorerait les procédés, les méthodes, les essais tentés ailleurs, et avec succès, dans des milieux absolument semblables et aussi réfractaires au début que les nôtres

à toute idée d'association et de sacrifice pour le prochain. L'Appel des organisateurs de la « Semaine » le rappelle avec à-propos : on trouve ridicule de s'improviser médecin, avocat, agriculteur ou artisan, mais tout naturel de se lancer sans aucune préparation dans la thérapie sociale. C'est pour avoir eu trop de bonnes intentions et trop peu de connaissances pratiques et théoriques qu'une quantité d'initiatives généreuses, désintéressées, ont échoué plus ou moins lamentablement ou ne donnent que des résultats insuffisants.

(*A suivre.*)

Xavier JOBIN.

Semaine sociale de Fribourg, Septembre 1910.